

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Hein! fit Bamboulà avec stupéfaction.

Saint-Jean haussa les épaules, et passant dans une pièce voisine, il en revint presque aussitôt, portant de chaque main un candélabre garni de bougies allumées.

La demi-obscurité qui régnait dans le petit boudoir fit place alors à une resplendissante clarté.

Saint-Jean poussa la fenêtre afin d'éviter d'être vu du dehors, et, revenant en face de Bamboulà dont la stupéfaction se transformait en stupeur, il se posa de façon à recevoir en plein visage le feu des lumières.

Alors, avec un double geste plus rapide que la pensée, il passa ses deux mains sur sa tête : Bamboulà poussa un cri...

Le valet venait de subir une transformation complète opérée instantanément.

Sa chevelure poudrée avait disparu et à la place de la perruque qui encadrait le front en le rétrécissant, on voyait une chevelure noire extrêmement serrée mais coupée ras sur le crâne, dont la forme remarquable, indice certain d'une intelligence peu commune, se dessinait nettement.

Les sourcils avaient également changé de nuance et apparaissaient noirs comme l'ébène, finement arqués au-dessus de deux yeux, tout à l'heure ternes et voilés, et maintenant resplendissants d'éclairs.

La bouche, aux coins abaissés, avait changé d'aspect elle-même et l'expression qu'elle donnait au visage était celle de l'audace, de l'énergie et de la domination.

Bamboulà paraissait complètement foudroyé.

—Me reconnais-tu? dit Saint-Jean.

—Le roi du bague! murmura Bamboulà.

—Allons! à ton tour! reprit l'étrange personnage. Que je te voie à visage découvert!

Et comme Bamboulà n'obéissait pas assez vite au gré de son interlocuteur, celui-ci s'approcha et arracha la perruque rousse.

Moustaches, sourcils et cicatrice disparurent avec elle, et la physionomie fatiguée du comte de Sommes apparut décomposée par l'émotion et horriblement pâle.

—Tu ne t'attendais pas à me voir, dit en riant celui que Bamboulà venait de qualifier du titre effrayant de *roi du bague*.

Tu me croyais mort depuis sept années, depuis la nuit où nous avons quitté Brest ensemble. Bien d'autres aussi ne savent plus que j'existe, et cependant depuis sept ans, Bamboulà, depuis ce jour où je t'ai fait révéler le secret de ta naissance, je n'ai pas cessé un instant de te suivre pas à pas. Je t'ai fait ce que tu es sans que tu pusses te douter que je fusse pour quelque chose dans ton élévation : je t'ai servi humblement sans que tu pusses te douter que le valet qui se courbait devant toi fût ton maître, que l'instrument dont tu te servais avec l'intention de le renier un jour, fût, non pas la stupide machine agissante, mais bien l'esprit qui vivifiait l'œuvre entière. Ah! tu ne comprends pas, Bamboulà? Mais patience, tu vas comprendre, car il faut que je t'explique afin que tu exécutes fidèlement ensuite mes volontés.

Saint-Jean s'arrêta en fixant sur son compagnon un œil dominant.

Le comte demeurait muet et l'expression stupide de sa physionomie, ses traits bouleversés, ses regards anxieux dénotaient le trouble effrayant dans lequel était son esprit.

XVIII.—Le roi du bague.

Saint-Jean attira à lui un vaste fauteuil et s'y installa avec une aisance parfaite.

Ses manières comme son visage avaient subi une complète métamorphose.

—Monsieur le comte, reprit-il d'un ton ironiquement respectueux, permettez-moi, avant d'entamer le grave sujet de notre entretien, de vous rappeler en quelques mots qui vous êtes et ce que vous êtes!

Quoique vous soyez le très-noble comte de Sommes pour les uns et le très-heureux joueur Bamboulà pour les autres, vous n'avez droit, vous ne l'ignorez pas, à aucune de ces dénominations. La pompe de la première et l'originalité de la seconde ne vous appartiennent pas plus que la corde n'appartient au pendu. Vous êtes accroché après; ces noms vous supportent et voilà tout.

Vous vous nommez Jean, Juste, Charles, votre mère s'appela la madone et vous possédez par devers vous ou pour mieux dire je possède pour vous par devers moi, un acte signé de M. de Niorres et qui peut vous rendre un jour possesseur d'une immense fortune, voilà vos plus beaux titres à la gloire.

—Hein! s'écria le comte en bondissant sur son siège. Vous possédez cet acte, vous!

—Ne gesticulez pas ainsi, cher comte, dit Saint-Jean avec un geste amical, vous vous ferez mal, très-certainement. J'ai dit que je possédais cet acte en bonne forme et le fait est exact.

—Mais on m'a donc volé?

—En aucune façon.

—Mais alors, cet acte, je le possède seul...

—C'est-à-dire que vous en avez une copie fort habilement faite, mais que j'ai, moi, le véritable original.

—Vous! vous avez...

—Parbleu! interrompit Saint-Jean, vous m'avez confié une fois ce précieux papier. Ce soir-là vous buviez beaucoup, c'était même la une de vos mauvaises habitudes... Pensez-vous que j'eusse été assez niais pour me dessaisir de cet acte qui vaut à lui seul une fortune? Allons donc! vous ne me connaissez pas!

Le comte jeta sur son interlocuteur des regards éfarés.

—Laissez-moi continuer, reprit Saint-Jean. Tout à l'heure vous aurez une explication complète.

Je vous ai dit qui vous étiez. Reste maintenant à vous rappeler ce que vous êtes.

Oh! vous avez une belle position, monsieur le comte! Vous êtes le favori d'une Altesse sérénissime, vous avez su vous faire l'adroit complaisant d'un puissant prince. Le comte de Sommes est enfin le compagnon d'orgies de Mgr le duc de Chartres, et, comme tel, il a droit à beaucoup d'égards et il use largement de ce droit acquis par la faveur. Ce n'est pas tout! monsieur le comte est amoureux et il a jeté son dévolu sur la belle marquise d'Horbigny. Deux cent mille livres de rente à épouser! belle affaire, morbleu!

La marquise se laisse séduire, tout va bien, puis, crac! au moment où l'on s'y attend le moins, voilà une petite sottise de fille qui se laisse mourir bêtement à Saint-Nazaire et qui emporte avec elle dans la tombe les plus solides attraits de sa belle maman.

Cordieu! il y avait lieu de désespérer, hein, monsieur le comte? Heureusement Bamboulà était là!

Quel gaillard que ce Bamboulà! Belle position aussi, mais dans un autre monde cependant. Lié avec bon nombre de gentilshommes de grands chemins de son espèce, Bamboulà est une puissance, savez-vous! son bonheur au jeu est véritablement insolent! il gagne chaque nuit des sommes folles.

Et voyez comme le drôle est bon garçon. Son argent il le donne tout entier au comte de Sommes : ses amis, il les met à la disposition du noble seigneur.

Il faut remplacer l'enfant qui se meurt! Vite! on cherche, on furete, on s'ingénie, et l'on trouve à Paris une petite fille précisément du même âge que l'autre, lui ressemblant suffisamment et pouvant parfaitement doubler celle qui fait défaut pour l'exécution de la grande intrigue.

Bamboulà enlève la petite mignonnette et le comte de Sommes resserre les liens de l'union projetée. Très-bien joué, par ma foi!

Le comte de Sommes est fort habile, maître Bamboulà! Bamboulà est un hardi compagnon, monsieur le comte! Mes compliments, très-cher, vous allez bien!

Et Saint-Jean adressa à son auditeur un petit signe de satisfaction d'une impertinence tout à fait aristocratique.

—Ah ça, drôle! continua-t-il en changeant brusquement de ton. Tandis que tu te gautergeais dans les bras de la fortune; tandis que tu faisais les rêves les plus dorés sur ta couche soyeuse, sais-tu ce que je faisais, moi, ton maître?

Je me réduisais au rôle avilissant de laquais! Je demeurais dans l'ombre, mais j'étais comme le joueur de marionnettes : je tenais les fils et tu n'étais que le pantin qui dansait devant le public!

Je m'étais tracé un plan, Bamboulà! Et ce plan je le suivais avec patience et ténacité, bien certain qu'il réussirait un jour.

A ton insu, tu exécutais mes moindres volontés!

—Moi! s'écria le comte.

—Toi-même, mon fils! Tu ne crois pas? Veux-tu des preuves? Cela est facile.

Il y a six ans et demi à pareille époque, tu te souviens que tu errais seul et sans asile sur la route de Lyon.

—La route de Lyon! répéta Bamboulà en pâlisant.

—Oui, reprit Saint-Jean. Tu mourais de faim et de misère, tu songeais au moyen de te tirer d'embaras. Heureusement pour toi, tu rencontrais sur ton chemin un gaillard énergique.

—Taisez-vous! murmura le comte.

—Bah! personne ne peut nous entendre. Ce gaillard t'apprit qu'un riche financier allait passer dans sa chaise, escorté par un seul valet et portant dans le coffre de sa voiture, trois cent mille livres en or et en billets de caisse.

—Plus bas! plus bas!... fit le comte en courbant la tête.

—L'homme te sonda et quand il comprit que tu étais résolu à agir, il te proposa un coup de fortune...

—Comment savez-vous? s'écria le comte d'une voix étouffée.

Saint-Jean haussa les épaules.

—Ce compagnon de hasard, dit-il, c'était moi.

—Vous! fit Bamboulà avec stupéfaction.

—Moi-même. Bien déguisé déjà, car tu ne me reconnus pas. C'était toujours la suite de mon plan formellement arrêté. Je t'avais suivi, épié, et je parlai quand le moment fut venu.

Bref, ton coup d'essai fut un coup de maître; je t'en fais mes félicitations. Le financier mourut sans proférer un cri. Tu emportais deux cent mille livres pour ta part et tu courais vers Paris. Quant à moi, j'étais enchanté. Nous avions commis un double crime ensemble. Désormais tu étais mon complice.

J'avais engagé ton avenir : la menace d'une dénonciation te mettait à ma merci : c'était tout ce que je voulais.

Saint-Jean se retourna à demi et regarda le comte. Celui-ci, le visage atterré, semblait être en proie à la plus abominable torture morale.

—Tes deux cent mille livres en poche, continua Saint-Jean, tu fis ton entrée dans la capitale du royaume, sous le nom de comte de Sommes.

Ici, cher ami, je dois rendre une justice pleine et entière à vos admirables qualités. Vous vous conduisîtes merveilleusement bien.

En peu de temps, Bamboulà disparut, et il ne resta plus qu'un jeune et élégant gentilhomme, parfait de langage, admirable d'allures, grand seigneur jusqu'au bout des ongles.

J'avais deviné les dons que la nature s'était plu à vous octroyer, et ce changement complet ne m'étonnait que médiocrement, je dois le dire.

Pendant ce temps, moi, j'étais au service de l'un des fils du conseiller de Niorres et j'obtenais la confiance de mon excellent maître.

C'était toujours la suite du plan arrêté par moi.

Les années se passèrent et vous prîtes rang parmi nos plus renommés débauchés. J'étais ravi... et j'attendais.

Un jour, vous aperçûtes que votre caisse se vidait, monsieur le comte, et ce jour-là vous fîtes une laide grimace. Il s'agissait d'emprunter, et la chose était d'autant moins facile que vous ne possédiez aucun patrimoine, naturellement.

Vous aviez alors près de vous un valet fort intelligent. C'était moi qui l'avais mis à votre service.

Jérôme? dit le comte.

—Mon filleul! répondit Saint-Jean. Jérôme vous proposa de vous mettre en relation avec un usurier traitable. Vous n'eûtes garde de refuser et Jérôme vous conduisit chez un vieux juif des plus accommodants.

N'est-ce pas à la suite de vos fréquentes visites à cet estimable négociant, que vous vint la pensée de supprimer les obstacles existant entre le fils de la Madone et l'héritage des Niorres?

—Oui, dit le comte en se frappant le front comme s'il commençait enfin à comprendre.

—Cet usurier, lorsqu'il eut toute votre confiance, vous traça même un plan de conduite fort habile. Il vous parla vivement de Saint-Jean, le valet de chambre de l'un des fils du conseiller, et vous poussa à vous mettre en relation avec lui.

Vous deviez partager avec l'usurier, mais un beau matin, vous apprîtes la mort de votre complice.

—C'est vrai! dit encore le comte.

—Cette nouvelle vous combla de joie, car vous deveniez, seul, maître de l'affaire et vous la gardiez pour vous seul.

Malheureusement pour vous l'usurier n'était pas mort, car cet usurier c'était moi, encore moi, toujours moi!

Cette fois le comte ne fit aucun signe d'étonnement.

—Voyez-vous, continua Saint-Jean, que j'avais habilement mené ma barque.

Le reste, vous le savez aussi bien que moi. Vous vous mites en relation avec Saint-Jean et bientôt je devins votre

très-humble et très-obéissant serviteur et complice. Vous étiez, ou du moins vous paraissiez être l'esprit qui commandait, et je n'étais que la main bonne à exécuter les ordres.

Maintenant, dit Saint-Jean en se levant et en accentuant ses paroles avec force, comprends-tu tout à fait? et n'ai-je pas raison de dire que je tenais les fils et que tu étais le pantin?

Tout s'est fait par moi, Bamboulà! Depuis la cause première de ta fortune sur la route de Lyon, jusqu'à la continuité de ton bonheur dans la maison de jeu d'où tu sors. En se faisant tes complices, Hébert, Maillard et Henriot ne faisaient qu'obéir à mes ordres.

Ils t'aident à voler la banque parce que j'ai voulu, moi, qu'il en fût ainsi.

Comprends-tu que tu es tout entier dans ma main?

—Je comprends, dit Bamboulà qui paraissait avoir repris tout son calme, que le *roi du bague* n'a pas démerité du titre que lui ont décerné jadis ses compagnons de chaîne, mais je ne comprends pas pourquoi il a pris tant de précautions pour arriver à ce résultat si simple : se découvrir à moi pour tenter l'œuvre ensemble.

Saint-Jean sourit dédaigneusement.

—Savais-je ce que tu étais capable de faire, dit-il. Tu pouvais être un sot ou un poltron, et, en te parlant clairement, je me faisais ostensiblement ton complice. En te faisant agir au contraire, en te laissant croire que tu étais le chef de l'intrigue, je te laissais seul exposé.

Si tu eusses creusé un abîme sous tes pas, tu tombais seul dans cet abîme. Saint-Jean en eût été quitte pour disparaître et le *roi du bague* échappait à toute pensée de complicité puisque toi-même ne l'avais pas reconnu sous la livrée.

Aujourd'hui, il en est autrement. Tu as marché droit et ferme dans la route sur laquelle te poussait une main invisible. Je suis content de toi, Bamboulà, mais voici le but, nous allons l'atteindre, il est temps que chacun reprenne sa place.

—Que veux-tu donc faire de moi? demanda le comte avec une certaine inquiétude.

—Ce que je veux faire? reprit Saint-Jean, je veux que tu hérites de toute la famille de Niorres, je veux que tu épouses la marquise d'Horbigny, je veux que la fille de celle-ci lui abandonne toute sa fortune et je veux enfin que dans dix ans, quand tu seras veuf, tu devienne possesseur de tous ces millions que je t'aurai aidé à gagner.

—Mais pour toi, que voudras-tu?

—Je te le dirai tout à l'heure. En ce moment, ne nous occupons que de la réussite de nos projets. Assieds-toi, Bamboulà, et quitte cet air décontenancé qui ne sied point au hardi compagnon d'une Altesse sérénissime.

Je vais te donner tes dernières instructions.

Dominé par l'accent impérieux de celui qui lui parlait, le comte se laissa tomber sur un siège et attendit.

XIX.—Le plan.

—Cela t'étonne, reprit en riant le *roi du bague*, de dégringoler ainsi subitement du premier rang au second. Ton esprit reçoit dans la chute de ton orgueil une commotion qui le prive momentanément de ses brillantes qualités. Je comprends cela d'autant mieux, mon très-cher, que moi-même, quoique obéissant à une cause diamétralement opposée à celle qui t'étourdit, j'ai besoin de faire appel à mes facultés endormies pour ne pas faillir à la situation.

Que veux-tu? Pendant que tu prenais l'habitude de commander, je prenais celle d'obéir. Depuis si longtemps que je me suis fait valet, j'ai dépourillé le vieil homme, je m'étais si parfaitement identifié avec mon rôle qu'en vous trompant tous, j'étais parvenu à me tromper moi-même.

Où! durant l'espace que j'ai mis à jouer ce rôle, je n'ai pas une faute à me reprocher et j'en suis fier.

Oh! c'est que j'avais tracé un habile plan de conduite et ce plan a été la règle de mes moindres actions, de mes plus intimes pensées.

Il fallait que le *roi du bague*, pour réussir, devint valet, et il avait atteint ce but avec une telle perfection, que pas une de ses paroles, lors même qu'il se parlait à lui seul, n'eût pu faire supposer qu'il n'était pas ce qu'il paraissait être.

Pas une de mes pensées, Bamboulà, n'a été formulée intérieurement de façon à être en désaccord avec la livrée que je portais.

Mon esprit avait pris le même travestissement que mon corps!

Ah! tu me regardes avec étonnement, tu m'admires?... Eh bien, morbleu! tu as raison, car il faut être l'homme que je suis pour avoir fait ce que j'ai fait et le *roi du bague*, sous son vêtement de laquais, a toujours été digne de brandir le sceptre de sa royauté.

Mais je l'avoue, ce rôle me pesait à la longue, ce manteau écriqué ne convenait pas à mes larges épaules. Le jour est venu enfin où je puis abdiquer l'un et déchirer l'autre, vive Satan! Bamboulà! je vais recueillir les fruits de mes peines et vivre de cette existence qui seule peut être la mienne.

Ecoute! Voici en deux mots ma situation présente. Cette situation t'intéresse, car c'est la tienne.

D'une part l'héritage des Niorres, de l'autre la fortune de la marquise.

Coulons d'abord la première affaire, ensuite la seconde ira d'elle-même.

Entre toi, possesseur de l'acte en question, et l'héritage du conseiller et des siens, il y avait primitivement douze personnes : les trois fils du conseiller, sa fille, ses quatre petits-enfants, ses deux nièces et ses deux bruns.

De ces douze personnes six ne sont plus. Il en reste six encore : Mme de Versac, son fils et son neveu, Mme de Nohan et les deux nièces, car leur mère, à celles-ci n'hérite pas, puis-elle n'est que la belle-sœur de M. de Niorres.

Il faut que sur ces six personnes, quatre disparaissent d'un seul coup. Nous avons marché assez lentement jusqu'ici : il y aurait danger à ne pas procéder plus vite.

Demain soir... le conseiller doit demeurer seul avec sa belle-sœur, son gendre, sa fille et ses petits-enfants. Tout est prêt... cela sera!

—Mais tout ne sera pas terminé, dit Bamboulà, qui suivait avec une attention extrême les moindres paroles de son interlocuteur. Il restera encore les deux jeunes filles.

—Il faut qu'elles vivent encore trois mois. Le temps d'entendre condamner leurs deux amoureux. Ensuite elles mourront de chagrin. Rien de plus simple, de plus naturel, ni de plus poétique.

—Ah! fit Bamboulà, rien n'est changé à notre plan alors! Demain le vicomte et le marquis seront les auteurs de tous les crimes.

(A continuer.)